

Abbaye de Cadouin

Le suaire légendaire

L'abbaye de Cadouin, en Dordogne, a conservé ses charmes historique et esthétique, malgré l'abandon de l'illustre pèlerinage vers un linceul vénéré comme le saint Suaire du Christ. Une relique longtemps célébrée par toute la chrétienté.

On retient la date de 1115 comme celle de la fondation de l'abbaye de Cadouin, autour d'un ermitage, mais c'est en 1119 que Géraud de Sales donne toute son ampleur au bâtiment, consacré en 1154. Sur le plan architectural, c'est une église romane de trois nefs avec quatre travées voûtées en berceau brisé. Sa façade occidentale, de type roman saintongeais, offre une ampleur saisissante pour cet humble village, pelotonné dans une vallée qui éclaire la forêt de la Bessède. Mais l'église se voit voler la vedette dans les descriptions touristiques par un superbe cloître attenant, édifié à la demande de Louis XI. S'il a été comme beaucoup d'autres ouvrages de ce type malmené par les guerres de Religion et la Révolution, il a conservé la séduction de ses sculptures édifiantes, où, pour le plus grand intérêt des visiteurs, se mélangent scènes sacrées et profusion d'ornements, qui illustrent tout autant des paroles bibliques que des fabliaux.

Phare du Moyen Âge

Si l'abbaye de Cadouin occupe aujourd'hui encore une place de choix dans la galerie des joyaux touristiques du Périgord, on a du mal à imaginer l'attrait fascinant qu'elle pouvait autrefois exercer sur les fidèles. La prospérité de l'abbaye cistercienne s'est longtemps appuyée sur un pèlerinage particulièrement prisé, du Moyen Âge au XX^e siècle. On en mesure encore l'ampleur sur des photos des années 1920, où une foule serrée s'agglutine dans les rues étroites du village. Sur les clichés en noir et blanc, on distingue parfaitement l'objet de toutes les attentions, une étoffe protégée par une cage de verre, exhibée en grande pompe à l'extérieur de l'abbaye. Celle-ci fut en effet, pendant des siècles, une destination essentielle, sur la route de Compostelle, pour les grands des mondes d'antan, puisque Cadouin s'honora de la visite d'Aliénor d'Aquitaine, de Richard Cœur-de-Lion, de Saint Louis, de Blanche de Castille ou de Charles V. L'objet de tant d'attention était une pièce de lin considérée comme le saint Suaire du Christ. On comprend mieux alors la vénération suscitée par le célèbre linge, tant auprès des humbles pèlerins qui usaient leurs semelles pour l'entrapercevoir, que des dignitaires de tous ordres d'une société dominée par le pouvoir et les croyances de l'église catholique. Monseigneur de Lingendes ira même jusqu'à affirmer, en 1644 : « Il n'y a pas dans l'Église de Dieu une relique plus avérée, plus sainte et plus précieuse. » Rabelais lui-même évoquera dans *Gargantua* l'existence de cette relique, qu'il avait découverte lors d'un voyage en Périgord.

Une origine controversée

C'est en remontant le temps à la lumière des travaux des historiens que se révèle tout un pan d'une histoire glorieuse. Dans les documents qui subsistent des premières années de l'abbaye, on ne trouve l'évocation du saint Suaire à Cadouin qu'en 1214, date à laquelle Simon de Montfort, pourfendeur des Albigeois, offre à l'abbaye une rente de 25 livres périgourdines, à la condition qu'elle contribue à entretenir une lampe qui doit brûler jour et nuit pour éclairer l'étoffe sacrée. Si son appartenance à l'abbaye de Cadouin n'est pas évoquée auparavant, c'est que le suaire n'était pas en sa possession.

Mais des récits anciens viennent perturber cette appréciation historique. Un premier texte de 1135 expliquerait que le saint Suaire aurait été découvert lors de la première croisade, menée

par l'évêque du Puy, qui l'aurait confié à l'un de ses chapelains. Un prêtre périgourdin en aurait hérité peu de temps après, et l'aurait ramené dans sa petite église, voisine de l'abbaye de Cadouin. Cette église étant la proie des flammes, le saint Suaire s'en tira indemne, premier signe miraculeux de son lumineux destin. Il fut recueilli par les moines de l'abbaye de Cadouin, ainsi que le malheureux prêtre, désormais sans toit mais toujours attentif à son trésor.

Des divergences apparaissent dans un second récit du XIII^e siècle, que l'on doit à un certain Albéric, moine au diocèse de Liège. Albéric affirme que le linceul aurait été découvert à Antioche, dans un vase de plomb, près de la sainte lance. Un troisième texte, rédigé par le chanoine Tarde (1561-1636), fin chroniqueur du Périgord, ne fait que compléter le premier. Mais tous trois s'accordent pour situer l'arrivée à Cadouin en 1117 du suaire et du prêtre voisin, entérinant peut-être subjectivement la corrélation entre le développement de l'abbaye et le début des pèlerinages. Quoi qu'il en soit, dès le XIII^e siècle, la destinée de la relique est parfaitement documentée, et l'on peut en retracer les diverses fortunes.

Caché sous le plancher du maire

Jusqu'à la guerre de Cent ans, Cadouin est une abbaye prospère et son seigneur abbé une personnalité importante de la région. La relique du saint Suaire renforce l'attrait du site, et les premières colonnes de pèlerins se pressent à ses portes. Au cœur de la guerre, pour empêcher les Anglais de faire main basse sur le voile fondamental, Bertrand de Moulins, abbé de Cadouin en 1392, décide de le transférer provisoirement à Toulouse. Mais voilà, le pouvoir d'attraction de la relique est si intense que les Toulousains, pris eux aussi dans les filets de sa fascination, estiment que le provisoire doit durer le plus longtemps possible.

Le suaire est particulièrement voyageur à cette époque : le roi Charles VI « le fou » le fait venir à Paris dans l'espoir d'une céleste guérison. La relique n'a donc rien perdu de son prestige, mais la lutte pour sa possession est loin d'être uniquement spirituelle, puisque des bénéfices sonnants et trébuchants sont automatiquement associés à son culte.

Sa réintégration entre les murs de Cadouin s'apparente à une rocambolesque épopée. Pierre de Gaing, le nouvel abbé, envoie quatre moines étudier la sainte étoffe à Toulouse, où elle est farouchement gardée. Les moines rusés se débrouillent à faire fabriquer un double de la clef du coffre où repose le suaire, qu'ils rapatrient lestement. Le retour de la poule aux œufs d'or de Cadouin dans son sanctuaire originel déclenche une liesse populaire.

Cependant, par prévention contre une riposte des Toulousains, Pierre de Gaing préfère le confier à l'abbaye cistercienne d'Obazine (ou Aubazine), en Limousin, le temps d'apaiser les passions. Mais au moment de récupérer définitivement le saint Suaire, que se passe-t-il ? Obazine refuse de le restituer, pardi ! À la suite de longs procès, d'interminables négociations, Louis XI prend la situation en main, pour trancher en faveur de Cadouin en 1482. Le village périgourdin respire enfin. Cerises sur le vénérable gâteau : le roi octroie à l'abbaye une rente annuelle de 4 000 livres tournois, ainsi que le droit d'organiser de nombreux marchés et foires sous une halle flambant neuve. La relique n'a rien perdu de son pouvoir fétiche !

Retour aux sources du pèlerinage

C'est le début d'une nouvelle ère de prospérité et de puissance. Le cloître est reconstruit dans le style gothique flamboyant, et l'abbaye tout entière devient un monumental écrin pour son objet le plus fameux. Malheureusement, les guerres de Religion vont à leur tour mettre la région à feu et à sang, et interrompre les pèlerinages.

En 1643, le nouvel évêque de Sarlat, convaincu par la légitimité historique et religieuse du suaire « aux 2 000 miracles », atteste de son authenticité pour relancer le culte, en même temps que l'économie de la paroisse, cela va sans dire. Cette félicité persiste jusqu'à ce qu'un nouvel

obstacle, et non des moindres, se dresse sur la route des pèlerins, sous la forme de la mécréante Révolution française. En 1791, les bâtiments abbatiaux sont vendus comme Biens nationaux. Mais où est donc passé le saint Suaire ? Il reste caché sous le plancher du maire de Cadouin, monsieur Bureau, en attendant des jours meilleurs. Après la tourmente, le linceul ressurgit dans ce qui est devenu une simple église paroissiale. Mais son éclat a singulièrement pâli aux yeux des fidèles. Les jours d'ostension, quand il lui est exposé, la foule n'a plus l'envergure d'antan. D'autant qu'une autre relique de la Passion le concurrence dans l'abbaye, un morceau de la « vraie Croix », don de l'évêque de Périgueux, accompagné d'un « titre authentique ».

Il faut attendre 1866, et l'impulsion de l'évêque M^{gr} Nicolas-Joseph Dabert, pour qu'apparaisse une volonté officielle de redonner tout son éclat au pèlerinage. Pour cela, la première étape consiste à magnifier le décor. L'acquisition d'une châsse aux ornements luxueux doit coïncider avec un renouveau du diocèse : une évangélisation dans le sillage du culte. L'entrepreneur évêque forme une commission chargée de rendre un rapport qui réaffirme l'authenticité de la relique. Il parvient même à obtenir du pape Pie IX des indulgences pour les pèlerins, les jours d'ostension du saint Suaire. Le pèlerinage de Cadouin, concurrencé par de nouvelles destinations comme celle de Lourdes, doit reprendre sa place prioritaire dans le cœur des chrétiens.

L'engouement retrouvé va connaître un accident définitif en 1934. L'adoration de la relique avait réussi à franchir tant bien que mal la barrière de la Révolution, elle restera impuissante face aux arguments objectifs de la science. Depuis quelques années, des voix s'élèvent pour contester l'authenticité du suaire. L'autorité de l'Église suffisait jusque-là à les minimiser. En 1934, patatras, le bel échafaudage de dévotion est sapé à sa base. On ne doit même pas le premier coup à un scientifique impie : le démolisseur est un ennemi de l'intérieur ! C'est un jésuite, le révérend père Francès qui détermine la véritable date de l'étoffe, en y décelant un texte en coufique, style d'écriture de l'alphabet arabe, qui accompagne des frises décoratives tissées de soie. Conclusion confirmée par Gaston Wiet, directeur du musée arabe du Caire. Le suaire contient une formule qui prouve qu'il est de fabrication musulmane, et doit dater du XI^e siècle ! Le voile de lin a en fait été fabriqué à l'époque du calife de l'Égypte fatimide, Al-Musta'li.

Presque 900 ans, donc, âge tout à fait respectable, néanmoins insuffisant pour avoir enveloppé le corps du Christ. Devant ce coup de massue de la modernité, M^{gr} Louis, évêque de Périgueux, est contraint d'acter en 1936 la fin officielle du tumultueux pèlerinage de Cadouin. Un tissu musulman était vénéré par des catholiques : l'aveu est amer.

Une valeur historique et sentimentale

Ce mémorable suaire, même si la science l'a fait dégringoler de son mystique piédestal, participe toujours de la geste cadunienne. Après avoir été restauré en 2005, il a été remplacé en 2012 par un fac-similé, pour le protéger de la lumière. Le tissu fatimide a certes vu s'éteindre son aura merveilleuse, mais sa copie trône toujours dans la salle d'exposition, parmi d'autres objets liés au pèlerinage. Quant à l'original, aujourd'hui archivé par le diocèse dans son conservatoire d'art sacré, à Périgueux, il n'est redevenu visible aux profanes qu'une seule fois, en 2015, pour les 900 ans de l'abbaye.

À Cadouin, on a appris à s'accommoder de la perte de son origine légendaire. L'émotion suscitée par les siècles de ferveur qu'il a engendrés s'apparente encore pour certains à un culte spirituel. Malgré sa défaite devant les armes de la raison, le mystère parvient vaille que vaille à se tapir dans les anfractuosités d'une atmosphère propice. Le pèlerinage a changé de forme, mais du faux saint Suaire émane toujours le parfum envoûtant du Moyen Âge. Et si l'on ne vient plus à Cadouin pour révéler le véritable, on s'y déplace encore, grâce à sa copie, pour

mieux connaître l'inspirateur de tant de piété passée. Relique ou pas, le suaire de Cadouin demeure un attrait indissociable de la visite de l'abbaye.

Abbaye de Cadouin, Place de l'Abbaye, 24480 Le Buisson-de-Cadouin
<https://abbaye-de-cadouin.com>

Principale source : *Le Pèlerinage du Saint Suaire de Cadouin (1866-1934)*, de Patrice Bourgeix, mémoire de maîtrise en histoire contemporaine, 1997.

Hervé Brunaux